

Vol. VII.

## FEUILLETON DU PAYS.

### LES TRAPPEURS

DE LA

DAIE D'HUDSON.

PAR M. J. B. ROBERTSON.  
Traduction libre, sous la direction de l'auteur,  
PAR M. HENRI CHATELAIN.

### LE DUEL.

Le volait allumant à l'orient, ses rayons vivifiants. Aucun nuage ne faisait ombre à la pureté de la voûte azurée. L'air était embaumé des suaves senteurs du printemps. Une brise balsamique, parfumée comme l'haleine des jeunes filles, jouait follement dans les forêts et prairies.

Sortant de leur tente, Kenneth Iverson et Nick Whiffles marchèrent vers le lieu du rendez-vous. Ils paraissaient peu disposés à causer. Nick était mécontent et grommelait souvent Kenneth. Le jeune homme avait l'air sérieux, mais d'un calme parfait.

—Mon ami, dit enfin Nick, avec un air évident, tu n'as rien de mieux à me proposer, n'est-ce pas ? Je n'ai rien de mieux à te proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

—On, c'est vrai. Si tu n'as rien de mieux à me proposer, dit Kenneth, en hochant la tête.

confiant et un sourire de hauteur et de dédain contractait ses lèvres minces et sardoniques. Il s'arrêta à quelques pas de Kenneth et l'examina attentivement, tout en affectant de toiser Nick. Mais cet examen ne put que l'irriter contre celui qui en était l'objet, car les traits d'Iverson étaient empreints de cette tranquillité sévère qui le caractérisait la veille.

—Vous avez, sans doute, reçu vos instructions, dit Morrow à Whiffles. Vous ferez bien de régler les préliminaires avec mon modeste témoin que voilà derrière moi et qui vous attend. J'espère, ajouta-t-il insolemment que, comme ami et conseiller confidentiel de ce jeune homme, vous avez arrangé ses affaires temporelles de manière à ce que l'administration de ses biens ne donne lieu à aucune difficulté ; car il est de mon devoir de vous avertir que ces malles sont mortelles.

—Nous sommes venus ici pour nous battre et non pour nous vanter, dit Kenneth. Je vais vous dire maintenant les termes du cartel. Vous avez, je vois, apporté des pistolets. C'est bien. Nos seconds chargeront ces armes.

Dans l'une, on placera une cartouche blanche ; l'autre sera chargée avec une balle, suivant l'habitude. Cela fait, nous tirerons au sort pour le choix des pistolets.

En entendant cette déclaration, Mark Morrow changea de couleur, et il ne put s'empêcher de regarder avec une curiosité évidente son jeune antagoniste, dont le sang-froid était impertinable.

—Il n'a pas été question de la distance, dit Mark, essayant de sourire.

Chris Carrier s'était tenu près de Nick Whiffles, en tâchant de présenter autant que possible son côté et son dos à Kenneth.

—Quand mon ami et ce coquin auront chargé les pistolets comme je l'ai dit, répliqua Kenneth, en désignant Carrier du bout du doigt, et quand nous aurons choisi les armes, il sera temps de convenir de la distance.

—Comme il vous plaira, fit Morrow ; seulement que la distance soit courte, afin que nous en ayons terminé sur le champ, car j'ai un rendez-vous important pour huit heures, et, de plus, je n'ai pas déjeuné.

—Il ne sera besoin que d'un seul déjeuner pour nous, répondit Kenneth avec le même flegme.

Mark pâlit légèrement et se mordit la lèvre inférieure.

—Vous voulez dire, je suppose, que l'un de nous a fait hier son dernier déjeuner, dit-il en simulant l'indifférence.

—Autant que notre pauvre nature peut prévoir, cela n'est pas douteux, répondit le jeune homme ; levant un regard rêveur vers les cieux qu'il illuminait de leurs empourprures.

Les témoins avaient apporté des pistolets. Les deux adversaires déclarèrent qu'il leur importait peu de se servir d'une paire ou de l'autre, toutes deux paraissant excellentes. Nick et Chris se retirèrent un instant à l'écart, puis revinrent avec les armes chargées.

—Mettez les pistolets en travers de la paume de votre main, dit Kenneth à Carrier.

Celui-ci obéit, et présenta, aux deux antagonistes, les pistolets étendus, sur sa main.

—Coupons court aux formalités, dit Kenneth à Morrow. Je vous laisse le choix. Allons, prenez !

—Certainement ; mais apprenez, jeune homme, que je suis aussi magnanime que vous.

Ce disant, il tourna le dos à Carrier, et allongea les doigts derrière lui, saisit un pistolet au hasard.

—Il lui resta un petit grain d'honneur, murmura Nick entre ses dents.

—C'est le déjeuner pour l'un, pas de déjeuner pour l'autre ! fit Mark, en grimaçant un sourire. Maintenant, la question de distance !

—Oui, dit Kenneth, avec une étrange quiétude et en regardant fermement son ennemi. Nick Whiffles, placez votre carabine entre nous. Là, comme ça ; c'est ce que je veux.

—Holla ! mon garçon ; prenez le canon par le bout et maintenez-le à la hauteur de nos poitrines.

—Mais la distance, dit Morrow bien mécontent.

—La distance, répliqua froidement Kenneth, c'est l'épaisseur de ce canon de carabine.

—Ca... c'est contre les règles du duel, balbutia Mark.

—Avez-vous peur ? demanda Iverson, se postant et plongeant ses yeux dans ceux de son adversaire.

—Peur ! répéta Morrow dont le visage était devenu cadavérique ; la peur est une émotion qui ne me connaît pas. Mais c'est un meurtre !

—Pour l'un de nous, répliqua Kenneth d'un ton de plus en plus effrayant, c'est la mort. Quand je rencontre un ennemi de votre espèce et que, sans qu'il y ait de ma faute, je suis entraîné dans une querelle mortelle, je cherche à revêtir l'affaire de sa forme la plus terrible et la plus fatale. Je ne sais si la Providence s'occupe de résoudre les différends des hommes ; si tel est le cas, je suis content, sison, je m'incline devant cette effrayante incertitude appelée le Hasard. Mark Morrow, appuyez solidement votre pistolet contre mon cœur.

Kenneth éleva, en même temps son arme, et, l'étendant en travers du canon de la carabine, la pressa sur la poitrine de Mark.

—Je renonce, dit-il, au privilège de tirer simultanément. Si j'ai la cartouche blanche cela ne me servira de rien. Quand Nick Whiffles aura compté jusqu'à trois, feu ! Si vous êtes favorisé, tout sera dit, et si vous revenez plus mon cher Kentucky.

—Jeune homme, dit Mark d'un ton acerbe, vous êtes tremblé comme papier.

—Nick Whiffles, comptez jusqu'à trois. Monsieur, feu ! au mot trois.

Les manières de Kenneth étaient terrifiantes. Cette force morale fit frissonner Mark jusqu'à la moelle des os.

—Mon Dieu ! je ne peux compter, exclama Nick. Je ne le peux, sur ma parole, oui bien.

—Comptez ! fit impérieusement Kenneth avec un geste à Carrier.

Le voyageur n'avait pas de scrupules. Il commença aussitôt.

—Un !

Nick ferma à demi les yeux et les ouvrit une seconde après, pour examiner le maintien de son ami. Il était tel qu'on le pouvait désirer.

—Deux !

Nick guigna Morrow. Son teint bronzé avait pris la blancheur du marbre ; mais quelles que fussent ses émotions, il les maîtrisait par la force de sa volonté de fer. Le visage de Kenneth était un peu décoloré, mais le jeune homme demeurait calme.

—Trois !

Nick frissonna. Un son aigu déchirait l'air. Iverson prononça, sur lui-même, mais sans tomber.

—Il est mort ! cria Nick.

—Vous vous trompez, répliqua Kenneth, reprenant sa première position. Je ne suis pas blessé ; mon adversaire avait la cartouche blanche et c'est moi qui ai le pistolet chargé.

Mark Morrow recula d'un pas, hagar, frémissant, et, pour cacher sa terreur, appela sur ses lèvres un sourire maladique.

En un instant, il avait embrassé toute l'horreur de sa position ; il se voyait chancelant, roulant sur l'abîme de l'éternité et les traits enchanteurs de Sylvreen s'évanouissaient à jamais dans le lointain des réalités terrestres, qui disparaissaient rapidement à ses regards éblouis. Mais la vanité et l'orgueil humains lui vinrent en aide ; il lutta pour repousser les épouvantes de la mort, revint à sa place et attendit, en tressillant le coup fatal. Un moment, il sembla à Nick que les yeux de Morrow adressaient à Chris Carrier une prière muette, quoique instante et significative.

La main droite de celui-ci se glissa soigneusement dans sa ceinture ; un mouvement expressif de Nick arrêta son projet, quel qu'il fut.

Kenneth se tenait droit et silencieux devant son adversaire.

—Faites vite ! balbutia Mark.

Kenneth leva le bras droit et appuya la queue de son pistolet contre la poitrine de Morrow. Les palpitations violentes du cœur de ce dernier imprimèrent à l'arme un tremblement perceptible.

Kenneth tira sa montre de sa poche, et, montrant le cadran à Mark, lui dit : —Je vous accorde soixante secondes de vie et de soleil. Si vous avez quelques instructions à donner à votre témoin, hâtez-vous.

—Je n'ai qu'un mot à dire, répliqua Mark d'une voix faible : Feu !

—C'est ainsi que je me venge de votre insulte d'hier, répartit Kenneth d'un ton dont la froideur glaçait à peine de la cruauté. Vous croyiez peut-être que je vous épargnerais ; non. Vous m'outragez, à moins que ce bras ne soit soudainement paralysé ou arrêté par une puissance supérieure à la mienne. Jetez les yeux sur l'aiguille ; voyez comme les secondes passent rapidement. Mark Morrow, ah ! qu'une minute est courte parfois... effroyablement courte !

Morrow essaya de parler. Il ne le put. Sa langue était sèche et dévorée par la soif. Mais il se courba d'effort pour affronter le sort qu'il avait bravé.

—Dans vingt secondes vous quitterez ce monde ; vous sentirez le choc, l'agonie, les affres de la mort ! Quelle misérable parcelle d'existence il vous reste ! Dix secondes—cinq—Mark Morrow, prépare-toi. Le temps est arrivé. Meurt !

Le doigt de Kenneth pressait la détente, quand un cri perçant, mais suppliant comme la voix d'un ange atteignant ses oreilles. Une blanche main brilla devant ses yeux et lui enleva le pistolet comme s'il eût été frappé par la foudre. Cette voix faisait encore résonner à ses oreilles : « Tu ne tueras pas ! »

Une apparition, une femme se trouvait entre Kenneth Iverson et son antagoniste. C'était Sylvreen Vander. Elle serait dans sa main gauche le pistolet qui avait fait explosion et rejoindra la charge à leurs pieds, tandis que, son bras droit tendu vers le ciel, elle considérait le jeune homme avec un air de profond mécontentement. Il y eut un moment de silence solennel. Le visage chagrin de la jeune fille affectait plus Kenneth que ne l'avait fait l'arme de Mark Morrow. Lui, qui pouvait affronter la mort sans sourciller, il frémissait sous le regard d'une femme.

Nick et Carrier tenaient encore mécaniquement la carabine entre les deux ennemis. Mark Morrow, les nerfs contractés, les membres immobiles, rigides, la face blême comme un suaire et incapable de dire un mot, ressemblait à une statue.

—Kenneth Iverson, je m'attendais à mieux que cela de vous, dit Sylvreen d'un accent triste, mais ferme.

—Je n'ai jamais pu comprendre l'affaire de la rivière Severn, dit Kenneth, déterminé à user, autant que possible, de son droit de veto.

—Ma foi, voyageur, je n'ai rien de mieux à vous proposer, dit Morrow, dans sa joie de voir le plaisir de votre compagnie. La plaisanterie est délicate. Mais, votre vilain instrument, ami Jean, et voyons, tâchons de nous entendre un peu.

—Et ! vous nous entendez assez tôt, dit Morrow, en hochant la tête.

—Je n'ai jamais pu comprendre l'affaire de la rivière Severn, dit Kenneth, déterminé à user, autant que possible, de son droit de veto.

—Ma foi, voyageur, je n'ai rien de mieux à vous proposer, dit Morrow, dans sa joie de voir le plaisir de votre compagnie. La plaisanterie est délicate. Mais, votre vilain instrument, ami Jean, et voyons, tâchons de nous entendre un peu.

—Et ! vous nous entendez assez tôt, dit Morrow, en hochant la tête.

—Je n'ai jamais pu comprendre l'affaire de la rivière Severn, dit Kenneth, déterminé à user, autant que possible, de son droit de veto.

—Ma foi, voyageur, je n'ai rien de mieux à vous proposer, dit Morrow, dans sa joie de voir le plaisir de votre compagnie. La plaisanterie est délicate. Mais, votre vilain instrument, ami Jean, et voyons, tâchons de nous entendre un peu.

—Et ! vous nous entendez assez tôt, dit Morrow, en hochant la tête.

—Je n'ai jamais pu comprendre l'affaire de la rivière Severn, dit Kenneth, déterminé à user, autant que possible, de son droit de veto.

—Ma foi, voyageur, je n'ai rien de mieux à vous proposer, dit Morrow, dans sa joie de voir le plaisir de votre compagnie. La plaisanterie est délicate. Mais, votre vilain instrument, ami Jean, et voyons, tâchons de nous entendre un peu.

—Et ! vous nous entendez assez tôt, dit Morrow, en hochant la tête.

—Je n'ai jamais pu comprendre l'affaire de la rivière Severn, dit Kenneth, déterminé à user, autant que possible, de son droit de veto.

—Ma foi, voyageur, je n'ai rien de mieux à vous proposer, dit Morrow, dans sa joie de voir le plaisir de votre compagnie. La plaisanterie est délicate. Mais, votre vilain instrument, ami Jean, et voyons, tâchons de nous entendre un peu.

—Et ! vous nous entendez assez tôt, dit Morrow, en hochant la tête.

—Je n'ai jamais pu comprendre l'affaire de la rivière Severn, dit Kenneth, déterminé à user, autant que possible, de son droit de veto.

—Ma foi, voyageur, je n'ai rien de mieux à vous proposer, dit Morrow, dans sa joie de voir le plaisir de votre compagnie. La plaisanterie est délicate. Mais, votre vilain instrument, ami Jean, et voyons, tâchons de nous entendre un peu.

—Et ! vous nous entendez assez tôt, dit Morrow, en hochant la tête.

—Je n'ai jamais pu comprendre l'affaire de la rivière Severn, dit Kenneth, déterminé à user, autant que possible, de son droit de veto.

—Ma foi, voyageur, je n'ai rien de mieux à vous proposer, dit Morrow, dans sa joie de voir le plaisir de votre compagnie. La plaisanterie est délicate. Mais, votre vilain instrument, ami Jean, et voyons, tâchons de nous entendre un peu.

—Et ! vous nous entendez assez tôt, dit Morrow, en hochant la tête.

—Je n'ai jamais pu comprendre l'affaire de la rivière Severn, dit Kenneth, déterminé à user, autant que possible, de son droit de veto.

—Ma foi, voyageur, je n'ai rien de mieux à vous proposer, dit Morrow, dans sa joie de voir le plaisir de votre compagnie. La plaisanterie est délicate. Mais, votre vilain instrument, ami Jean, et voyons, tâchons de nous entendre un peu.

—Et ! vous nous entendez assez tôt, dit Morrow, en hochant la tête.

—Je n'ai jamais pu comprendre l'affaire de la rivière Severn, dit Kenneth, déterminé à user, autant que possible, de son droit de veto.

—Ma foi, voyageur, je n'ai rien de mieux à vous proposer, dit Morrow, dans sa joie de voir le plaisir de votre compagnie. La plaisanterie est délicate. Mais, votre vilain instrument, ami Jean, et voyons, tâchons de nous entendre un peu.

—Et ! vous nous entendez assez tôt, dit Morrow, en hochant la tête.

—Je n'ai jamais pu comprendre l'affaire de la rivière Severn, dit Kenneth, déterminé à user, autant que possible, de son droit de veto.

—Ma foi, voyageur, je n'ai rien de mieux à vous proposer, dit Morrow, dans sa joie de voir le plaisir de votre compagnie. La plaisanterie est délicate. Mais, votre vilain instrument, ami Jean, et voyons, tâchons de nous entendre un peu.

de finesse. Comment avez-vous pu abandonner un camarade dans la neige ? c'est pour moi un mystère. Il me semble pourtant vaguement que nous avons été attaqués par les Indiens ; que j'ai reçu sur la tête un coup qui m'a étourdi et que vous avez été échappé dans le canot ou avez été faits prisonniers... je ne sais trop.

Chris et Jean échangeèrent un signe d'intelligence.

—Nous jurerons de ça plus tard, quand nous n'aurons rien de mieux à faire, répliqua Chris. —Jean, fit-il ensuite, en adressant à Pastra, tiens-le en joue, et pendant que je lui lierai les mains.

—Miserables ! exclama Kenneth, croyez-vous que je me laisserai attacher comme un veau ?

Jean plaça son arme sur le front de Kenneth, en ayant le doigt appuyé sur la gâchette.

—Mettez vos mains derrière vous, dit Carrier.

Iverson se sentait bien disposé à se révolter contre cet ordre, mais Poëbance valait mieux que la résistance. S'abandonnant à son indignation, il se laissa arrêter.

—A même le cheval, Jean, dit Carrier. —Je veux savoir quelles sont vos intentions, s'écria Kenneth.

—Nous voulons que vous montiez votre cheval et venez avec nous, aussitôt qu'il aura été sellé et bridé. Et si vous essayez de nous échapper nous vous tirerons comme un ours gris ou un Peau-rouge ; ni plus ni moins. C'est clair, n'est-ce pas ?

—Bridé est bientôt appréché le cheval. Il n'a rien de difficile à l'enfourcher. Puis, les deux hommes lui fixèrent les pieds avec une sangle, attachée aux chevilles et passée sous le ventre de l'animal.

—Ficelle de cette façon, je vous tiens bien le diable n'emporte si vous tombez ! dit triomphalement Carrier.

Et, saisissant le cheval par la bride, il l'entraîna. Jean suivait par derrière la carabine en arrêt.

Cet ordre de marche interdisait au jeune homme tout espoir d'évasion. Il se reprocha la passivité dont il avait fait preuve et s'enfonça dans un abîme de réflexions amères.

Le soleil descendait peu à peu à l'horizon. Bientôt le crépuscule s'étendit sur les solitudes septentrionales, l'ombre ardoit la forme des objets qui finiraient par perdre leurs contours dans des ténèbres profondes.

Kenneth se hâta de conduire en silence. Le calme de la nuit n'était troublé que par le cri de quelques oiseaux de proie ou le hurlement des fauves.

Pendant, la route devenait de plus en plus difficile à mesure que l'on avançait. Les parois des plaines sauvages et montagneuses, encaissées entre des rochers, et serrées ça et là de bouquets d'arbustes rabougrés.

Iverson demeura absorbé dans sa méditation jusqu'à un moment où un courant d'air vif, fit frapper son visage. Levant les yeux, il aperçut, devant lui, une étendue d'eau qui lui parut être un lac. A ce moment, Carrier s'arrêta, délia son prisonnier et d'une voix brutale lui commanda de mettre pied à terre.

Kenneth obéit machinalement. Chris lui fit descendre un sentier étroit abrupt, qui tournait autour d'un amas de rochers et menait au bord de l'eau. De l'autre côté de ces rochers se trouvait une grasse prairie où Jean lâcha le cheval, après lui avoir enlevé ses harnais. D'un épais buisson, Carrier tira un canot d'écorce, le mit à flot, puis enjoignit au jeune homme de s'asseoir au milieu.

Les deux ravissons se placèrent aux extrémités, et avec leurs pagaies dirigèrent l'embarcation d'aplomb à travers le lac. En avant se dressait une sorte de barrière colossale, formée de masses granitiques, ayant plus de cent pieds d'élevation.

L'esquif fut poussé dans une petite anse, baignée sous les rochers comme un nid d'hirondelle. Kenneth admirait avec un étonnement mêlé d'effroi, le sombre tableau qui se dessinait à travers la pénombre. Sur sa tête la pierre noire, anguleuse ; à ses pieds, un lac inconnu, silencieux comme la tombe et qui semblait creusé au sein même des montagnes, comme pour recevoir et engloutir à jamais les plus terribles secrets du crime. Cet enu, dans de telles circonstances, retenait un mouvement de terreur. Iverson était brave assurément. Il l'avait prouvé en maintes occasions. Pourtant, il sentit une sueur froide baigner ses membres.

—Baissez-vous un peu et suivez-moi, lui dit Carrier. Jean, ajouta-t-il, en s'adressant à son compagnon veillez au grain, mon garçon.

Le voyageur se pencha et parut s'enfoncer dans les entrailles du rocher. Kenneth jeta encore un regard sur la surface unie du lac, poussa un soupir, et imita son guide. Le loyau, dans lequel l'écume cheminaient, était si étroit, qu'il fallait presque se courber en deux pour pouvoir avancer. Au bout de quelques minutes de cette marche difficile, Carrier lui dit :

—Vous pouvez vous tenir debout.

Kenneth l'entendit qui fut dit. Deux coups secs, accompagnés d'une pluie d'éclaboussures, lui apprirent que Carrier battait du briquet. Bientôt, à la lueur d'une grosse lampe que venait d'allumer son guide, il remarqua qu'ils étaient dans une caverne à la voûte de laquelle pendaient de nombreuses stalactites aux formes bizarrement découpées.

—Votre voyage n'est pas encore terminé, ajouta Carrier. Prenez patience, mon beau monsieur, nous allons vous montrer ce que peu de gens ont vu ; aussi, quand vous retourneriez chez vos amis, gardez-vous bien de leur révéler le mystère ; continua-t-il avec un richement sinistre.

Jean approuva son compagnon, par un signe de tête qui n'était guère plus rassurant.

—C'est vraiment une place délicieuse, pour ceux qui aiment à s'évader,

dit-il ; aussi, j'espère que vous resterez longtemps parmi nous.

Carrier intima encore à Kenneth l'ordre de la suivre, et, après quelques tours, à droite et à gauche, ils pénétrèrent dans un compartiment plus vaste, plus élevé et plus sec que le précédent.

Des lampes suspendues à la voûte, en éclairant l'intérieur.

Seule une négresse, qui semblait avoir traversé l'âge des orages, occupait cette salle souterraine. En l'apercevant, Kenneth se souvint immédiatement de Gil Blas de Sautillane et de ses merveilleuses aventures sur et sous terre. Cette créature avait, évidemment, travaillé sur elle-même à la floraison d'un adipocère, car elle offrait une preuve frappante de ce que l'industrie humaine peut accomplir en cette ligne particulière. Elle avait les lèvres éloquentement écarlates, le nez religieusement écarlaté, les cheveux crépés et luisants ; le front bas en toute conscience, les joues bouffies et penchées autant que possible, la peau d'un noir humide, étalée comme une empêche de cuir vernis. Des qu'il aperçut Kenneth, ce gentil spécimen de notre espèce, fit claquer ses doigts sur ses vastes flancs, tomba dans un jargon d'illiarité longue et franche, en imprimant sur ses membres un tel mouvement qu'on eût dit qu'ils étaient faits de gelatine.

Kenneth, qui ne voyait rien de risible dans tout cela, ne prit aucune part à cette ébullition de gaîté. Mais, il examina, d'un œil curieux et intéressé, les différents articles que contenait la crypte de bouffe ; dans un autre, un amas de pelletteries. Ici, un quartier de venaison ; là, les cornes d'un original, avec la patte d'une panthère, étaient fixées à la muraille. Ailleurs c'étaient des fusils et carabines avec leur attirail. Sur une saillie de la roche, en forme de console, se trouvaient des pistolets diversément montés et provenant de fabrications différentes. Une table grossière, dressée sur un tréteau, occupait le centre de la salle.

—Allons, Hagar, dit Carrier, trêve à tes ricaneuses et donne-nous quelque chose à manger. Nous avons une faim de loup, ce soir.

La négresse sortit lourdement et revint, au bout de quelques instants, avec de la viande froide et une bouteille de whiskey. On délia les mains de Kenneth et lui donna qu'il pouvait s'en servir à sa guise. Mais, n'étant pas disposé à satisfaire son appétit, il refusa, sous prétexte qu'il était fatigué. Puis il se jeta sur les deux bouffes et feignit de dormir.

Jean et Chris attachèrent vigoureusement leur repas ; et accordèrent une attention soutenue à la bouteille, tout en jetant, de temps en temps, leurs yeux sur le jeune homme et se livrant à des remarques sur son compte. Kenneth simulait le sommeil d'un homme harassé, mais avait grand soin de tenir l'œil et l'oreille au service des voyageurs.

—Ce gaillard-là en prend tout à son aise, dit Jean. Du diable, si je pourrais ronfler dans sa position.

—No te fie pas trop aux apparences, répondit Carrier, engouissant un énorme morceau de viande, qui aurait étouffé un chien modeste. Ce renard-là peut jouer un rôle. Ce n'est pas un Texas, qu'on trompe aisément. On connaît assez son monde pour être généralement soupçonneux. Notre homme a bien l'air de dormir, mais qui ne voit que la surface ne voit pas le fond, hum !

Jean se pencha vers son compagnon et lui demanda d'un ton las, quoique parfaitement distinct pour Kenneth : —Qu'est-ce que le capitaine en va faire maintenant ?

—Rien de bon, je t'assure. Nous le garderons en sûreté jusqu'à nouvel ordre ; quoique si j'avais le champ libre, je Carrier guigna furtivement Kenneth et passa son doigt sur sa gorge.—Il serait bien mieux pour nous de nous en débarrasser, à cause de ce qui s'est passé, quand nous avons entrepris de la conduire de la factorerie d'York à Norway House, ajouta-t-il. Il serait plus convenablement ailleurs qu'ici, hum !

—Ah ! c'est un dur à cuire, répliqua Jean. Sans cela il ne se serait pas tiré d'affaire à la rivière Severn. Au surplus, j'en m'en moque. Il appartient au capitaine, qui en fera ce qu'il voudra.

Ils continuèrent à causer sur ce ton ; mais leur conversation s'embrouilla peu à peu en raison des carresses qu'ils ne cessèrent de prodigier à la bouteille. La langue de Jean s'élevait et il finit par laisser tomber sa tête sur la table. Chris essayait de faire les yeux doux à la négresse qui souriait dans un coin, en faisant trembloter ses volumineuses masses de chair. Mais l'alcool avait alourdi ses membres et il resta cloué sur son siège jusqu'à un moment où

cher, dit Carrier avec dédain et en se retirant à l'orifice de la caverne, où il commença à recharger son arme.

— Ce serait une sottise de rester ici pour se faire tuer, comme un ours sur un arbre, pensa Kenneth, se mettant en devoir de continuer son ascension. Mais, en ce moment, une balle, partie de la carabine de Jean, lui effleura la joue. Cet avertissement du péril n'étoit pas à négliger. Il redoubla d'énergie pour arriver au faite de la falaise.

— Il grouille ! il grouille ! cria Jean ; vite, vite, Carrier !

Ce dernier avait fini de recharger sa carabine. Il accourut en disant :

— Est-ce un morceau de bois, stupide niais !

Puis s'adressant à Kenneth :

— Entendez raison et descendez, monsieur. Une chute, de Peardroit où vous êtes, vous rendrait méconnaissable à vos amis. Après une pareille dégringolade, pas un coronaire ne serait capable d'établir votre identité.

En manière de réponse, Kenneth fit rouler un fragment de roche, et les voyageurs, craignant d'en être atteints, rentrèrent dans la caverne.

Mais à peine le projectile était-il arrivé au terme de sa course que Carrier reprit :

— Je vous avertis que je fais feu, cria-t-il.

Kenneth était, pendant ce temps, parvenu à une projection de la roche, en avant de laquelle se dressait un bloc de pierre, tombé sous-dot d'une arête supérieure. Il se réfugia derrière, en se ramassant, autant que possible, sur lui-même.

— Mistrable, murmurait-il, si ton coup n'est fatal, au moins tu n'auras pas le plaisir de me voir mourir.

Carrier chercha une position d'où il put tirer. Puis, doutant de la fermeté de son bras, il appuyait sa carabine sur la roche et attendit qu'une décharge de lumière lui montrât une partie du corps de Kenneth restée à découvert. La profondeur des ténèbres arracha de fréquents jurons au bandit.

Le cœur d'Iverson battait fort. Aussi sa situation était-elle terrible. Il essaya de se rappeler les nombreuses occasions où il avait bravé la mort et de se fortifier par le souvenir des dangers passés. Mais rien, pas même son dernier duel, ne lui parut aussi affreux que l'incertitude qui le poignait.

Soudain, Carrier, dont les yeux perçaient l'obscurité, changea d'attitude. Sa tête s'inclina vers le canon de sa carabine. Il y eut un instant de silence accablant pour Kenneth et une détonation retentit.

— Je Fai, cette fois ! cria le voyageur.

— Non, pas encore, répéta Kenneth se dressant à demi ; tu n'as manqué, détestable assassin !

Le jeune homme avait été sa carabine de dessus son dos, mais il avait tant de peine à se maintenir en équilibre que cette arme ne pouvait lui servir. Ses yeux cherchaient anxieusement en haut et en bas un lieu plus sûr. Mais, ô douleur ! il lui était impossible de monter ou de revenir sur ses pas. Il fut sur le point de s'abandonner au désespoir. La nécessité lui suggéra un expédient. « Tâchons, se dit-il, de déplacer ce bloc de pierre. Si j'y parviens, il tombera dans le lac et me laissera une niche suffisante pour me cacher. »

De suite, il applique son épaule contre le bloc qui s'ébranle, chancelle, et roule avec un effroyable fracas au milieu des eaux. Échappé de cet horrible résultat, et renaissant à l'espérance, Kenneth se jette dans l'avalanche, où était enchâssé depuis des siècles, cette moirade de granit. Là, blotti comme un renard dans son terrier, Kenneth put se reposer un instant, certain d'avoir rien à craindre des carabines de ses ennemis. Songeant ensuite que toute tentative de descente lui sera interdite, tant que Carrier et Jean seront vivants, il se décide à faire usage de son arme. Il ajuste le premier ; mais un sifflement du canon met Carrier sur ses gardes. Il se retire avec Jean dans la caverne.

Kenneth les guetta vainement jusqu'à l'aurore. Ils ne se montrèrent point. Quand le soleil se leva, notre héros voulut reconnaître sa position. Elle était aussi affreuse que possible. Nil moyen de se sauver, soit par en haut, soit par en bas. Toute retraite était coupée. Il n'avait d'autre ressource que de mourir de faim ou de se précipiter dans le lac. L'idée du suicide flotta une seconde devant son esprit, mais il se hâta de la repousser de peur de succomber à ses tentations. Notant son mouchoir au bout de la baguette de sa carabine, il la ficha dans une fente au-dessus de son sépulchre de roche, dans l'espérance d'attirer sur ce lieu les regards de quelque trappeur.

La journée s'écoula lentement. Le soir et la nuit commencèrent à torturer le malheureux jeune homme. Déterminé à faire tout ce qui dépendait de lui pour échapper à cet horrible dilemme, il chargea et déclancha plusieurs fois sa carabine, à des intervalles réguliers. Vers cinq heures du soir, épuisé de fatigue physique et morale, Kenneth s'accroupit sur la pierre, en se demandant encore s'il ne valait pas mieux en finir d'un seul coup que de périr, après une atroce agonie. Il était enseveli dans un abîme de réflexions lugubres, lorsque les aboiements d'un chien arrivèrent à lui. D'abord, Kenneth craignit d'être le jouet d'une hallucination. Il se mit sur son séant, écouta. Les aboiements continuèrent. Haléant, tremblant d'émotion, le jeune homme déchargea vivement sa carabine et ses deux pistolets. Les cris du chien parurent du sommet de la montagne et descendaient jusqu'à lui. Une voix d'homme, appelant l'animal, succéda à ces aboiements.

— A moi ! à moi ! clama Kenneth.

Mais il ne reçut aucune réponse.

— A moi ! à moi ! répéta-t-il jusqu'à s'épuiser.

Le chien ne cessait ses aboiements. Assis sur son train de derrière, à la pointe de la falaise, il semblait s'adresser aux sommations de son maître.

— O fidèle ami de l'homme, ne m'abandonne pas, lui cria Kenneth, en s'avançant sur le bord de la saillie pour lâcher de voir le quadrupède.

Inclinant son buste à gauche, il aperçut enfin un chien-loup, aux longs poils jaunes, un corps décharné. Mais comprenez sa joie ! Dans ce chien, il recon-

nut de suite le compagnon de Nick Whiffles. Son cœur palpita si violemment que, pour ne pas choir, il fut obligé de se cramponner aux angles du roc. La pensée que Nick Whiffles était si près et ignorait son affreuse situation l'accablait. Il n'osait ni s'en rapporter à ses sens ni regarder davantage le chien. Au bout de quelques minutes, un peu remis de ces sensations, il revint à sa niche, et renouvela son feu avec une ardeur fébrile.

— Ici ! que diable qu'étais-tu là ? dit une voix familière à Kenneth.

Le chien poussa un aboiement plaintif, comme pour dire à son maître que sa présence était nécessaire.

Kenneth avait épuisé toutes ces manières.

— Qu'y a-t-il ? Allora, Firebug ; voyons ce que c'est.

L'espérance minima Kenneth. Ce fut avec une joie indicible qu'il entendit les pas du cheval de son ami.

— Mais qu'y a-t-il ? est-tu enragé ? dit Nick s'adressant au chien.

A ces remarques, Calamité répliqua en grattant avec ses pattes, jappant, et penchant son museau par-dessus la falaise.

— Calamité ! Calamité ! je t'avais toujours considéré comme un animal raisonnable et intelligent ; mais je veux être sculpé si tu n'as pas perdu le bon sens. Pour l'amour du ciel, que regardes-tu ?

Kenneth, presque défaillant, appela faiblement Nick ; et Calamité, agita sa queue, en sifflant triomphalement devant son maître.

— Il me semble que j'ai entendu une voix ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Hant ! il doit y avoir quelque chose dans une maudite petite diablette, ici.

Une voix, à peine perceptible, répondit d'en bas.

— Ce diable de Calamité, il en sait plus que moi, fit Nick. Tomberre, il se sent quelque chose d'étrange.

Ce diable, Whiffles, mit pied à terre, s'étendit sur la roche et dirigea ses regards le long de la pente.

— Qu'est-ce qu'il y a-t-il ?

— C'est moi, Kenneth Iverson, répondit le jeune homme, rassemblant toutes ses forces pour hausser la voix.

— Castors et loutres ! exclama Nick ; comment vous êtes-vous logé dans une place aussi peu commode !

— Je vous dirai tout, quand vous m'en aurez tiré, moi ami.

— Vous en tirez, vous en tirez ! c'est plus facile à dire qu'à faire, je le jure, ou bien, votre serviteur. La diable lui-même ne pourrait s'en tirer. C'est là une polissonne de diablette, pas du tout facile à s'arracher, répondit emphatiquement Nick.

— Votre habileté... comment Kenneth.

— Mon habileté ! elle est folle, oui bien. Tout ce que je puis faire, c'est de vous donner ma bénédiction et de m'en aller. Si vous avez quelque chose à m'aller à vos amis, je m'en charge. Cependant, je ne puis descendre pour savoir quelle tournée a l'affaire, vu d'en bas—pourvu qu'il y ait moyen de s'y rendre, encore !

— Ah ! je me sens aussi bien que si j'étais déjà dehors, reparti joyeusement Kenneth.

— Alors, vous envisagez avec plus d'assurance que moi un cas désespéré ; car je veux être pendu si ce n'est pas la plus vilaine position où j'aie jamais vu un créature humaine. Allora, Calamité, conduis-moi au lac, sans que je me torde le cou.

— Un moment, dit Kenneth. Frite attention. Chris Carrier et Jean Brand sont peut-être en bas.

— Oh ! ils ont mis la main à la pâte ! Bien, bien, mes gars ; nous nous retrouverons !

En marmonnant ces mots, il s'éloigna. Le son de ses pas, distinct d'abord, fini par s'éteindre dans le lointain. De temps en temps, toutefois, Kenneth entendait sa voix, alors que Whiffles adressait une parole amicale à son chien.

(A continuer.)

lui confier une seconde fois et avec unanimité, leurs votes dont il s'était rendu si digne par sa conduite parlementaire.

Cette allocation eut un succès de braves énergiques. C'est le lieu de relever l'assertion du *Commercial Advertiser* qui dit que M. Sadiet fut salué par « des cris et des applaudissements ». Le rapporteur de l'Advertiser est, on le sait, continuateur de mensonges. N'a-t-il pas écrit dernièrement qu'à la réception de M. Dorion, il n'y avait que deux cents personnes ?

M. Peltier parut ensuite à la rampe pour proposer M. J. L. Beaudry comme candidat en opposition à M. Dorion. Il était secondé par M. Pêchevin Gorrie. Mais le tumulte qui s'éleva aussitôt empêcha le moteur et le second de parler. Cette protestation contre la candidature de M. Beaudry ne cessa que quand M. A. Dorion, réclamé par la masse, vint lui adresser la parole. Dès qu'il se montra, des clameurs et des signes enthousiastes durent le convaincre de la vaste popularité dont il jouit à Montréal. Il commença son discours et la foule l'écouta avec une vive attention, interrompue seulement par des manifestations d'adversion chaque fois qu'il était question du ministre Cartier-Macdonald et de félicitation quand il s'agissait de l'administration Brown-Dorion.

Il dit que, par la lecture du writ, les électeurs avaient déjà appris qu'ils devaient choisir un représentant pour la cité de Montréal, parce qu'il avait accepté de la couronne un emploi qu'il avait dû résigner depuis. Après qu'il avait voté deux fois contre la translation du siège du gouvernement à Ottawa et après que le ministre Cartier-Macdonald avait voté deux fois en faveur de cette translation, que ce dernier, battu par une majorité de 14, avait été obligé de résigner. Le gouverneur-général avait alors invité à former un cabinet M. Brown, qui s'était adressé à lui et aux députés libéraux du Haut et du Bas-Canada. Il était venu à lui avec des propositions qu'il avait trouvées si justes et si honnêtes qu'il n'avait pas cru convenable de les rejeter. C'est pourquoi, de concert avec plusieurs autres, il avait entrepris de former la partie du ministère qui devait représenter le Bas-Canada. M. Brown et Dorion avaient alors le droit de penser que le gouverneur-général leur avait fait une offre de bonne foi, et qu'au moins ils se seraient reconnus comme ses avocats légaux, ils accepteraient leur avis sur les questions publiques. Ils firent assésment le lundi et annoncèrent, sur le champ, à la chambre d'Assemblée, la nouvelle administration dont M. Brown était le chef du Haut et M. Dorion le chef du Bas-Canada. Pendant ce temps, les membres de l'ex-administration avaient intrigué pour obtenir de la majorité de la chambre la promesse d'un vote de non-confiance, et tandis que tous les membres du ministère étaient absents, et un grand nombre de leurs amis partis, la motion fut faite par un partisan subalterne, et elle fut emportée dans un moment où le ministère ne pouvait ni se défendre, ni même répondre aux accusations calomnieuses faites contre lui. A onze heures du soir, un membre indépendant de la chambre demanda l'ajournement de la discussion pour permettre aux amis du ministère de revenir. Mais la majorité prononça un vote de non-confiance. M. Dorion assura que ses amis et lui n'avaient pas confiance en la majorité de la chambre, et qu'ils étaient disposés à en appeler au peuple qui déciderait en qui il avait confiance. C'est pourquoi le nouveau cabinet avait le gouverneur-général de dissoudre la chambre. Mais, quoique son excellence connût qu'il n'avait pas la majorité quand il appela à lui le nouveau ministère, il ne lui permit pas de soumettre sa conduite à la décision du pays, c'est pourquoi il ne resta plus aux membres qu'à revenir, comme simples particuliers, demander la sanction des collèges électoraux qui leur avaient confié des mandats.

C'est ainsi que l'administration McDonald-Cartier devint l'administration Cartier-McDonald. Mais il y a une loi qui exige que chaque membre du parlement qui accepte un office revienne vers ses constituants pour se faire réélire. Ses collègues et lui (M. Dorion) étaient prêts à accepter cette épreuve. Mais c'était bien différent pour le ministre Cartier-McDonald. Ils craignaient le jugement de leurs électeurs et ne voulaient pas se soumettre à une réélection. En conséquence, pour éluder la loi, M. Cartier, qui avait d'abord pris le poste d'inspecteur-général et avait été assésment comme tel, devint procureur-général. M. Rose qui était procureur-général, devint aussi, le lendemain matin, solliciteur-général. Il ne suit pas si, pendant la nuit, M. Rose a rempli les coffres de la province—qui avaient bien besoin d'être remplis—mais le lendemain, il était ainsi assésment comme solliciteur-général. C'est maintenant aux électeurs de se prononcer sur ces faits—et surtout de dire s'ils pensent que le gouverneur-général a eu raison de refuser l'avis de ses conseillers assésmentés et de leur dire : « Je vous ai demandé hier pour ne donner votre avis. Je ne le recevrai pas maintenant et prendrai des gens plus sages et plus disposés à adopter mes vues. »

Quant à ses adversaires (de M. Dorion) ils avaient longtemps cherché pour lui trouver un concurrent. Ils ont commencé par demander des messieurs dont les noms ont quelque popularité, et qui étaient eux-mêmes respectables. Mais, l'un après l'autre, tous ces candidats se sont évanouis. Depuis que le procureur-général—qui avait été assésmenté comme inspecteur-général—était venu en ville, il avait essayé de faire ce que la *Minerve* disait, que le ministère assésmenté de faire, c'est-à-dire de trouver son candidat. Jadis, les électeurs choisissent leurs candidats. Maintenant tout était changé. Ce n'était pas les électeurs, mais le procureur-général qui les trouvait. Les ministériels n'avaient pas de candidat, mais le ministère en avait un de son choix. On avait entendu prononcer le nom du candidat ministériel, M. J. L. Beaudry. Et il (M. Dorion) espérait qu'on écouterait ce qu'il dirait M. Beaudry pour savoir s'il approu-

vait les mauvais votes que ses amis avaient donnés ; s'il approuvait leurs votes pour défranchiser Québec en conservant à leurs sièges des hommes élus par 15,000 votes ; leur vote pour maintenir sur son siège M. Felloves, choisi par 400 votes frauduleux, comme c'était reconnu par lequel ils avaient sanctionné la vente du shérif de Norfolk, en sachant bien que les gens qui achetaient ainsi des postes les font payer au peuple ! Il voulait savoir si M. Beaudry endosserait le double vote du ministère pour transporter le siège du gouvernement à Ottawa, cette localité si tuée aux confins de la civilisation ; s'il adopterait comme sienne la politique qui rejetait d'une importante partie du tarif, le principe *ad valorem* ; et contrairement le pauvre qui n'achetait que du thé à bon marché à payer le même droit que le riche qui achetait du thé de première qualité ; s'il était en faveur d'un impôt pour empêcher les navires de venir dans le St. Laurent, ce qui avait été proposé par le ministère, mais heureusement repoussé par l'opposition ! Il espérait que M. Beaudry commencerait par dire s'il avait ou non confiance dans le ministère. On pourrait peut-être excuser M. Dorion de s'être joint à M. Brown ; mais à cela il répliquait que M. Brown était un homme d'énergie, de talent et de savoir, qui lui méritaient l'appellation d'homme d'état, s'il était quelconqu'un en parlement qui méritât ce nom ; et quand il vint à lui avec des propositions qui, non seulement il (M. Dorion) pouvait approuver, mais qui furent approuvées par d'autres députés bas-canadiens, il ne put refuser sa coopération. Comme preuve qu'il ne voulait pas sacrifier le Bas-Canada, il donna les noms des hommes associés au ministère et il définit qui ce fut de dire, qu'il y eut joint un ministère plus capable on qui voulait davantage rendre justice à toutes les parties du pays. Il croyait que les électeurs ne feraient pas comme la majorité parlementaire et qu'ils ne condamneraient pas l'ex-ministère sans l'entendre.

Quand M. Dorion eut parlé, un triple hurra ! attesta que le peuple sanctionnait la conduite de l'orateur et condamnait sans appel celle du gouvernement. M. Beaudry essaya alors de parler à son tour. Mais les assistants refusèrent de l'entendre. Des huées formidables et incessantes envahirent les premières phrases qui lui échappèrent. Ce fut en vain que dix fois, M. le shérif, M. Pavin, M. McGee et les amis de M. Dorion prièrent la multitude d'écouter. Elle s'y refusa avec une opiniâtreté invincible. Nous ne pouvons approuver un tel entêtement. Mais il faut dire qu'il s'expliqua quand on songe à l'indignation que M. Cartier et ses complices se sont attirés à Montréal et dans tout le Canada.

Nous ne parlerons pas des tristes antécédents qui ont parfois amené M. J. L. Beaudry sur la scène publique ; ni du honteux emploi qu'il avait accepté pour insulter à la dignité de nos concitoyens, mais nous devons dire que le peuple a, dans cette circonstance, usé de représailles excusables, sinon justes. Et si M. Beaudry n'est pas aveuglé par la folie, il abandonnera une contestation qui ne peut que le rendre la fable de ses compatriotes.

Quand on se rappelle que les ministériels de la chambre ont refusé d'entendre le cabinet Brown-Dorion ; que le gouverneur Sir Edmund Head, depuis son avènement au siège gubernatorial, insulta les différents races qui composent notre population ; qu'il a violé toutes les règles constitutionnelles pour rappeler une administration corrompue, corrompue, parjure et vendue à des spéculateurs étrangers ; quand on a vu, enfin, M. Cartier, désespéré d'avoir offert à vingt personnes le rôle de candidats ministériels, se rabattre sur l'homme le plus impopulaire du Bas-Canada, après lui, M. J. L. Beaudry, on explique parfaitement la conduite des amis de M. Dorion en cette circonstance.

Après plus d'une heure et demie d'efforts infructueux, l'infortuné candidat ministériel se décida à ajourner la production de ses talents oratoires.

M. le shérif demanda, ensuite, la levée des mains, et du sein de cette immense assemblée, une seule main s'est levée pour M. Beaudry, qui a décampé avec ses cinq à six satellites au pas redoublé.

La foule s'est alors rendue en face de l'hôtel St. Nicolas, sur la Place Jacques-Cartier, où des discours éloquentes furent prononcés par M. McGee, Kierzkowski, Pavin, Bristow, E. Lloy, l'hon. DeBlieux, Wilfred Dorion, et M. Lanctot.

Vers trois heures, chacun s'est paisiblement retiré.

Le poll avait lieu le 1er et le 2 septembre prochain.

Représentation, Ecoles, etc.

MAUVAISE FOI DES ADVERSAIRES DE M. DORION.

Mardi dernier, nous avons exposé les principes constitutionnels impliqués dans la présente lutte électorale. Nous avons fait voir comment le chef de l'exécution a empiété sur les droits du peuple, en imposant des conditions à ceux qui appelaient à ses conseils ; et nous en avons conclu qu'il était de notre devoir et de l'intérêt des électeurs d'affirmer de nouveaux principes, et de revendiquer ces droits, en réhabilitant d'une manière triomphante, ceux qui en sont les membres du ministère Brown-Dorion.

Maintenant, nous nous proposons de relever certaines assertions fausses et malicieuses, lancées impudiquement dans le public par la presse de M. Cartier, pour débaucher les faits et présenter sous de fausses couleurs la position de M. Dorion et de ses amis, relativement aux deux ou trois questions importantes qui agitent l'esprit public, tant dans le Haut que dans le Bas-Canada : nous voulons dire, la représentation, les écoles et le siège du gouvernement.

En réalité, il n'y a guère que les deux premières de ces questions qui soient un sujet sérieux de difficultés entre les deux sections de la province, et qui retardent le développement de la prospérité commune, en entretenant et en

attisant sans cesse le feu de la discorde. Le parti, ou plutôt, les hommes ministériels au pouvoir—car il est impossible de leur assigner aucun parti connu—dans les annales parlementaires—n'ont jamais songé à faire disparaître ces obstacles à la bonne administration des affaires publiques. Loins de là, leur conduite odieuse n'a été propre qu'à aggraver le mal, en donnant aux griefs de l'opposition haut-canadienne plus de force et de plausibilité. Au cas où presque unanimement par le Haut-Canada pour demander la représentation basée sur la population, ou a répondu en gouvernant cette section de la province au moyen d'une majorité du Bas-Canada, durant toute la session qui vient de s'écouler ; on lui a imposé, constamment et systématiquement, des ministères dont elle ne veut pas, et on lui a mis le comble à l'insulte en législatant directement contre son gré, sur des matières de haute importance, comme la loi du jury et la distribution de l'impôt.

De tels procédés peuvent servir des ambitions individuelles et maintenir passagèrement un ordre de choses favorable aux spéculateurs politiques qui infestent le parlement ; mais il vient un jour où la mesure se comble, et où le temps des rétributions arrive. C'est aux hommes d'état, amis de leur pays, de conjurer ces éventualités toujours déplorables, en cherchant dans les moyens de conciliation. Or, ni M. Cartier ni ses amis n'ont compris la situation. Pour eux, les offices, les émoluments, la distribution du patronage paraissent être l'unique but de leurs desirs ; ils sacrifient gaiement l'avenir de tous les peuples du monde pour gratifier, quelques heures de plus, leur amour propre et leur soif insatiable de domination.

Il est beau et bon de faire le matamore, de jouer le patriotisme en déployant une obstination insensée qui ne peut aboutir qu'à une catastrophe, sans aucun résultat utile. On peut se poser en défenseur des droits du Bas-Canada et jurer de mourir sur la brèche. Mais personne ne peut se dissimuler que les questions de dissidence entre les provinces unies deviennent de jour en jour plus brûlantes, que les passions s'enveniment, et que le gouvernement ne peut plus fonctionner d'une manière satisfaisante, à moins que l'on n'arrive promptement à une solution des difficultés.

C'est dans cet esprit que le ministère Brown-Dorion s'est formé ; c'est dans la vue de sauver de graves intérêts, compromis par l'incapacité ou par la faiblesse de la coalition, que les libéraux de l'opposition ont accepté la tâche difficile qui leur était confiée.

Représentation, écoles, siège du gouvernement, tenure seigneuriale, tels étaient les principaux articles de leur programme qu'on n'a pas voulu leur donner le temps d'exposer.

Il suffit de jeter les yeux sur l'adresse de M. Dorion, qui se trouve dans une autre colonne du *Pays*, pour se convaincre que les principes généraux d'après lesquels ces diverses questions devaient être réglées, auraient satisfait le public et répondu à toutes les exigences. La mauvaise foi des journaux ministériels n'est pas moins apparente quand ils ont assez peu de pudeur pour affirmer que M. Dorion s'était engagé, purement et simplement, à accepter la représentation basée sur la population. Depuis qu'il est en chambre, il a invariablement enregistré son vote contre une telle proposition, autant de fois qu'elle s'est présentée. Mais il voyait, comme tout homme de sens, la nécessité de reconstruire cette question face à face, et de faire cesser des clameurs qui absorbent l'attention publique, qui usent notre énergie dans une lutte stérile.

Avec les conditions et les garanties que voulait M. Dorion, la représentation basée sur la population n'était pas à craindre, soit avec l'union actuelle, soit avec une confédération. Mais il ne convient pas à nos adversaires de dire la vérité sur ce point. Ils aiment mieux chercher à en imposer au peuple, et soulever des préjugés, en prêtant à nos amis une conduite qu'ils n'ont jamais tenue, des intentions qu'ils n'ont jamais eues.

Pour ce qui regarde les écoles, même altération des faits par nos adversaires. M. Dorion, suivant eux, voulait faire disparaître les écoles séparées de notre système d'enseignement. Si son garde-bien, ces véritiques censeurs, de dire ce qui en est à cet égard : que la loi d'éducation ne subirait aucun changement jusqu'à ce qu'on eût fait des systèmes européens, et particulièrement du système appliqué en Irlande, une étude spéciale et approfondie.

Vraiment, nous sommes dégoûtés d'une telle polémique qui ne connaît d'autres armes que la calomnie, le mensonge et le dénigrement ; mais c'est toujours ainsi que les représentants « des bons principes » ont conduit leurs opérations, et l'on ne sera pas surpris qu'ils continuent à employer les mêmes moyens.

La question du siège du gouvernement fait encore le thème des déclamations ministérielles. Après que M. Cartier et ses amis ont voté deux fois pour faire d'Ottawa la capitale de la province, nos adversaires ont encore l'audace de s'adresser aux électeurs de Montréal et de réclamer leurs suffrages en faveur d'un homme qui se déclare le partisan de l'administration Cartier-Macdonald ! Et ils osent reprocher à M. Dorion la conduite ferme qu'il a tenue, dans les intérêts même de cette cité qui a été sacrifiée aux plus viles intrigues !

Ce serait perdre le temps que de discuter la-dessus ; tout le monde sait à quoi s'en tenir, et les électeurs ne s'en laisseront pas imposer.

Mais il y a une autre question dont ces hommes ministériels ne parlent point, et pour cause ; c'est la tenure seigneuriale. Le ministère Brown-Dorion était disposé à augmenter le fonds affecté au rachat des droits seigneuriaux, de manière à couvrir les réclamations des seigneurs pour tous les droits castels, ne laissant aux constituants que les cens et rentes à racheter. Qu'a fait M. Cartier ? Il a présenté un projet pour donner effet aux castels assésmentés qu'il s'était réservés ; en sorte que seigneurie seigneurie ; en sorte que les censitaires auraient commencé à payer immédiatement, dans certaines

seigneuries, tandis que le fonds seigneurial aurait continué à être dépensé dans les seigneuries où les commissaires avaient apporté moins de diligence pour terminer leurs travaux. Et cela, sans pouvoir à aucune nouvelle aide !

Ce bill a été étonné à sa première lecture et il n'en a plus été parlé ; mais il porte la preuve de la sollicitude de M. Cartier pour les censitaires qui forment les trois quarts de la population du Bas-Canada.

Le résultat des présentes élections fera voir jusqu'à quel point les honteuses menées de M. Cartier et de son parti sont méprisables. C'est au peuple à se prononcer et nous ne craignons pas son jugement.

La Gazette.

Nous n'avons qu'un mot à répondre à la *Gazette* d'hier. Elle reproche à M. Dorion d'avoir dit, le jour de la nomination, que le gouverneur, avant d'appeler M. Brown à former une nouvelle administration, savait qu'il n'avait pas une majorité dans la chambre, et elle en conclut que cette assertion comporte une censure à l'adresse de Son Excellence, ou que M. Brown aurait dû se récuser comme l'a fait M. Galt.

La *Gazette*, qui prétend à la science des précédents anglais, pourrait en trouver plusieurs qui s'appliquent parfaitement. Les Pitt, les Peel, les Derby, se sont trouvés dans la même position, et n'ont pas reculé devant la tâche qui leur était imposée par le souverain. C'est que, en Angleterre, on est un peu guidé par la constitution, et que la chambre savait fort bien qu'une dissolution n'aurait pas été refusée si elle avait été demandée par les adversaires de la couronne.

De ce qu'un ministère est battu, il ne s'en suit pas toujours que le chef de l'opposition puisse former un gouvernement qui réunisse les suffrages de la majorité d'une chambre ; c'est généralement le contraire qui a lieu. Et cela s'explique par le fait que les représentants ont été élus sous l'influence du ministère qui sort. C'est pour cela que les nouveaux ministères ont toujours le privilège d'en appeler au peuple et de convoquer un nouveau parlement ; et nous défions la *Gazette* de nous citer un cas dans lequel ce privilège ait été dénié par le chef de l'exécution.

M. Dorion avait donc raison de blâmer le gouverneur, non pas d'avoir appelé M. Brown, mais de lui avoir refusé, après l'avoir appelé, ce que la reine n'osait pas refuser—un appel au peuple.

Résignation de M. McKenzie.

Le vétéran du parlement canadien, le vieux et digne patriote, M. McKenzie, motive ainsi la résignation de son siège en parlement.

« Je résigne, comme député, parce que la justice est l'année de cette année, parce que je me croirais déshonoré si je continuais à siéger tant que vous—M. Smith—serez sur le fauteuil de l'orateur de cette chambre et tant que les ministres que j'ai devant moi restreint ministres et tiendront leurs portefeuilles par un parjure. »

Voilà ce qu'a fait M. Cartier. Doit-il s'étonner que le peuple le chasse honteusement lui et les siens des assemblées publiques ? Doit-il même s'étonner qu'on l'ait brûlé en effigie !

« QUELQUES PENSES LE "TRUE WITNESS". »

« Quelques journaux, soi-disant catholiques, et qui appellent les foudres de l'Eglise sur la tête de ceux qui diffèrent d'opinion politique avec eux, pourront lire avec fruit l'extrait suivant du *True Witness* de Montréal. Nous en recommandons spécialement la lecture au saint homme du *Courrier du Canada*. »

« Non, ce n'est pas de George Brown ou de dix mille George Brown que nous devons peur. Les hommes que nous redoutons sont les hommes dits de « bons principes »—vos catholiques du gouvernement et vos ministres papistes. Ces individus, avec leurs professions hypocrites d'attachement à l'Eglise, sont les seuls hommes qui puissent lui nuire ou la déshonorer. C'est à eux que nous devons la loi pleine d'insultes à notre égard de « l'incorporation des sociétés religieuses »—le refus fait aux catholiques du Haut-Canada de leur rendre justice sur la question des écoles—et le progrès de l'Orangisme ; et certainement, si nous étions forcés de choisir entre George Brown comme ministre et l'un de ces misérables ventres qui se targuent de leurs sentiments catholiques, nous élèverions notre voix, sans hésiter un moment, en faveur du premier. Au reste, nous n'avons devant nous que le choix de plusieurs maux ; mais des deux, le mal d'un Catholique qui a voté pour l'incorporation des Orangistes et le mal d'un George Brown—le dernier mal est, pensons-nous, de beaucoup le moindre. »

Nos lecteurs connaissent à quelle école appartient le journal que nous citons. Toutes les questions sont par lui examinées au point de vue exclusif des intérêts de la religion catholique, sans les calculs mesquins et égoïstes de ceux qui font de la politique un ignoble marchandage et de la religion un humble servanto.

« Les habitants du comté de Lambton, représentés par M. Malcolm Cameron, ont signé une requête dans laquelle ils demandent le rappel du gouverneur-général. »

Suivant le *Globe*, le mouvement se propage dans d'autres comtés du Haut-Canada.

ELECTION DE SOUTH ONTARIO.—Une dépêche télégraphique nous apprend que M. Mowatt a eu la très grande majorité à la nomination des candidats pour South Ontario.

M. Mowatt avait, on se le rappelle, été appelé au poste de secrétaire-provincial de l'administration Brown-Dorion.

« Un soldat, Andrew Hackel, a été appréhendé, sous prévention d'avoir endommagé un arbre fruitier, appartenant à M. le juge Aylwin. »

—Avant hier soir, une assemblée convoquée par M. Beaudry a eu lieu au faubourg Québec, sur la rue St. Marie, dans le magasin de M. A. McNaughton. Comme cette assemblée était publique, les amis de M. Dorion s'y rendirent, et ils s'y trouvèrent en telle majorité, que les amis de M. Beaudry furent complètement éclipés.

M. W. Dorion fut appelé à parler, ce qu'il fit du haut d'une maison voisine. Quelques autres portèrent la parole, entr'autres MM. Duhamel, Lanctot, Racicot et Decary, aux grands applaudissements de la foule qui parut unanime en faveur de M. Dorion.

M. Beaudry et ses amis eurent à décamper, ne pouvant trouver personne qui voulût les écouter.

—Hier soir une assemblée publique a eu lieu sur la Place Chabouzeil. Il n'y avait pas moins de cinq à six mille personnes. MM. Dorion, McGee, Holton, Bristow et d'autres, portèrent successivement la parole au milieu d'applaudissements enthousiastes. Il y avait unanimement pour M. Dorion. Les amis de M. Beaudry ne se trouvant nul part.

A la fin des procédés, la multitude, spontanément, poussa trois hurrahs pour Brown, trois pour Dorion, trois pour McGee et trois pour Holton. Nous n'avons jamais vu une assemblée plus importante, et par le nombre et par l'unité de vues et de sentiments.

FAITS DIVERS.

—M. Félix Vogeli, un des rédacteurs du *Journal de l'Agriculteur* et correspondant du *Courrier de St. Hyacinthe*, a été, dans la nuit de lundi à mardi, la victime d'une attaque aussi brutale qu'injustifiable.

Vers une heure du matin, au moment où il venait de se mettre au lit, on heurta à sa porte. S'étant relevé, il demanda qui était là. « Nous voulons à boire, répondit une voix. — On ne vend pas à boire ici, reprit M. Vogeli ; c'est à côté. » Aussitôt des coups violents furent portés contre la porte du restaurant voisin. Ce restaurant venait d'être fermé et il n'y avait personne à l'intérieur. Le vacarme dura plusieurs minutes, et réveilla les habitants du quartier. Voyant que les tapageurs menaçaient de continuer jusqu'au jour, M. Vogeli se leva de nouveau pour les prier de s'arrêter. Mais ils ne voulurent pas l'écouter. Alors ils les menaça de la police. Ce mot n'était pas prononcé qu'il recevait par derrière un coup de poing. Il se retourna pour faire face à son adversaire, et au même instant il fut frappé à la tête par un instrument contondant qui le renversa sur le trottoir. Ses adversaires, au nombre de deux, prirent la fuite. L'un fut toutefois arrêté et conduit à la station du marché Bonsecours. C'est le fils d'un marchand de fourrures. Il prétend qu'il était ivre et qu'il ne connaît pas le nom de son complice. M. Vogeli a été immédiatement soigné par M. le docteur Picault. Nous avons le plaisir d'apprendre que, quoique nombreuses et assez graves, ses blessures n'inspirent aucune crainte à ses amis.

—Joseph Kennet a été condamné à 18. d'amende pour voie de fait sur James Smith.

—Un nommé Pierre Viger, ancien repris de justice, a été arrêté hier, sous prévention de vol d'habilliments.

vol.—Wm. Salthouse est un ouvrier qui travaille à St-Lambert, sur le pont Victoria. Samedi, 14 août, il vint en ville avec une somme de vingt-cinq dollars en sa possession.

Le désir de prendre un coup le conduisit chez le nommé Thomas Ratcliff, cataractier près du pont Wellington. Il y coucha et le lendemain, dit-il, dans sa conversation, Ratcliff et trois autres personnes, Sheller, John Fay et Fergus Nelson l'assillèrent dans l'arrière et lui volèrent son argent.

Ces quatre personnes ont été arrêtées. Mais elles prétendent que William Salthouse avait lui-même volé cette somme, et qu'elles n'ont agi ainsi que pour l'obliger à une restitution. Nous rendrons compte du dénouement de cette affaire.

MONTREAL.

Samedi, 26 Aout 1858.

Election de Montréal.

Personne plus que nous ne regretterait de voir la présente lutte électorale dégénérer en querelles et en mépris, qui ne peuvent avoir pour résultat que de troubler la paix dans la cité, et de raviver ou de perpétuer beaucoup la cause de nos adversaires sans servir beaucoup les candidats. Mais l'un ou de l'autre des candidats, sachant qu'il est important que le public sache à quoi s'en tenir, sur la cause réelle de l'excitation qui s'est manifestée, depuis que M. Beaudry est sur les rangs pour s'opposer à M. Dorion.

D'abord, on conviendrait sans peine que M. Beaudry était l'homme le plus impopulaire, le plus profondément détesté, même parmi ses amis politiques, que M. Cartier put choisir pour appuyer son gouvernement auprès des électeurs de Montréal. C'est une circonstance qu'il est important de noter, parce qu'elle explique, à elle seule, la répulsion invincible, la répulsion universelle dont il est l'objet dans les assemblées publiques. Soit comme homme privé, soit comme homme public, il ne peut prétendre à aucune considération. Or, le peuple est impitoyable à l'égard de ceux qui ne peuvent rien expliquer, à elle seule, la répulsion invincible, la répulsion universelle dont il est l'objet dans les assemblées publiques. Soit comme homme privé, soit comme homme public, il ne peut prétendre à aucune considération. Or, le peuple est impitoyable à l'égard de ceux qui ne peuvent rien expliquer, à elle seule, la répulsion invincible, la répulsion universelle dont il est l'objet dans les assemblées publiques.

Voilà l'une des raisons pour lesquelles la candidature de M. Beaudry a soulevé tant de passions ; voilà pourquoi les électeurs de Montréal s'obstinent à lui

refuser ce qu'ils accablent volontiers à tout accident pour lequel ils auraient quelque respect.

Comme nous l'avons déjà dit, à propos de la nomination, nous ne pouvons approuver cette conduite. Nous nous refusons à reconnaître, dans l'intention de M. Dorion, que la discussion fut libre et ouverte à tous les orateurs, tant d'un côté que de l'autre. Nous savons aussi que M. Dorion, et ses amis qui lui veulent le plus de bien, partagent cette opinion que, d'ailleurs ils ont exprimée publiquement, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, en faisant tous leurs efforts pour établir l'ordre et maintenir la paix. Mais il est des sentiments qu'il est impossible de surmonter; ceux qu'inspire la candidature de M. Beaudry sont de ce genre. Ce n'est pas la faute de M. Dorion si le parti Cartier, après avoir sollicité une vingtaine de personnes respectables d'endosser la livrée ministérielle, a été obligé de se rabattre sur une telle individualité.

Ce n'est pas la faute de M. Dorion si M. Beaudry, loin de se concilier l'estime de ses concitoyens, s'est acquis la réputation la moins enviable, dans les affaires ordinaires de la vie, et si ses antécédents connus n'offrent aucune garantie qu'il remplira honnêtement et consciencieusement ses devoirs comme législateur.

En un mot, ce n'est pas la faute de M. Dorion si M. Beaudry, chargé de tous les péchés du ministère Cartier-McDonald, est un objet d'horreur et de mépris pour les électeurs honnêtes et indépendants; et s'il n'est pas jugé digne, dans cette position qu'il a volontairement choisie, d'être traité avec ces égards auxquels un adversaire a droit, sous des circonstances ordinaires.

Proposé par frère Simon Nicholl, secondé par frère Burns, et

Proposé par frère Sale (551), secondé par frère W. Hopkins (301), et

Proposé par frère Ogilvie R. Gowan (137), secondé par frère Sale (551), et

Proposé par frère Sale (551), secondé par frère W. Hopkins (301), et

Proposé par frère Sale (551), secondé par frère W. Hopkins (301), et

Proposé par frère Sale (551), secondé par frère W. Hopkins (301), et

Proposé par frère Sale (551), secondé par frère W. Hopkins (301), et

Proposé par frère Sale (551), secondé par frère W. Hopkins (301), et

Proposé par frère Sale (551), secondé par frère W. Hopkins (301), et

Proposé par frère Sale (551), secondé par frère W. Hopkins (301), et

Proposé par frère Sale (551), secondé par frère W. Hopkins (301), et

Proposé par frère Sale (551), secondé par frère W. Hopkins (301), et

Le Ministère et l'Orangisme.

Le ministère Brown-Dorion ne comptait pas un seul orangiste, mais en revanche il comptait six catholiques, ce qui ne s'était jamais vu, et quatre Canadiens-Français.

Le ministre Cartier-McDonald ne compte que trois Canadiens-Français et quatre catholiques, mais en revanche, il compte trois ou quatre orangistes. Il n'est donc pas étonnant que M. Cameron, le concurrent de M. Brown à Toronto, soit soutenu par les orangistes, puisqu'il se déclare le partisan et l'ami du ministère actuel, comme on peut le voir par les résolutions suivantes, adoptées à une loge orangiste.

Circularo de la loge orangiste du district aux maîtres des diverses loges orangistes de Toronto.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

go, quoique gravement indisposé, s'adressa à l'assemblée.

Des premiers mots, on s'aperçut que l'orateur (on ne nous en citera pas le mot) avait la sympathie ardente de toute l'assemblée. Il dit énumération de choses en peu de mots, exposa brièvement l'état de la situation politique, blâma énergiquement et avec une puissance de logique et de raison incroyable, la conduite scandaleuse de la majorité de la chambre, et la supercherie du gouverneur, et termina en disant que, non pour lui personnellement, mais pour le nom de la vérité et de la justice, il demandait de nouveaux électeurs d'Iberville leurs suffrages et leur approbation de sa conduite.

Toute la masse d'hommes qui y avait la puissance d'un homme d'enthousiasme, et le résultat de la contestation devint parfaitement évident.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

Après M. Demers, M. Desaulles fut appelé.

M. Desaulles fut obligé, par les cris de l'assemblée, de parler sur cette résolution, et après sa proposition, l'assemblée demanda à M. Desaulles, qui n'était pas encore allé voir ses constituants d'Iberville, de les informer de ce qu'il avait fait en conseil.

M. Desaulles parla un heure sur ce sujet, et fut cordialement approuvé.

Après cela, M. Dufresne fut appelé. Il parla des efforts de la clique locale pour soulever une opposition, et fit ressortir sa brillante réussite, et informa les électeurs que M. Peltier ne voulait pas résigner parce que sa mère lui ayant prêté, dans son jeune âge, qu'il semblerait un jour, M. Peltier avait serré précieusement ce souvenir d'enfance dans un coffre, et qu'il s'était toujours cru fermement depuis ce temps, prédisant à illustrer un corps délégué.

La vie publique est devenue sa marotte.

M. Desaulles fut obligé, par les cris de l'assemblée, de parler sur cette résolution, et après sa proposition, l'assemblée demanda à M. Desaulles, qui n'était pas encore allé voir ses constituants d'Iberville, de les informer de ce qu'il avait fait en conseil.

M. Desaulles parla un heure sur ce sujet, et fut cordialement approuvé.

Après cela, M. Dufresne fut appelé. Il parla des efforts de la clique locale pour soulever une opposition, et fit ressortir sa brillante réussite, et informa les électeurs que M. Peltier ne voulait pas résigner parce que sa mère lui ayant prêté, dans son jeune âge, qu'il semblerait un jour, M. Peltier avait serré précieusement ce souvenir d'enfance dans un coffre, et qu'il s'était toujours cru fermement depuis ce temps, prédisant à illustrer un corps délégué.

La vie publique est devenue sa marotte.

M. Desaulles fut obligé, par les cris de l'assemblée, de parler sur cette résolution, et après sa proposition, l'assemblée demanda à M. Desaulles, qui n'était pas encore allé voir ses constituants d'Iberville, de les informer de ce qu'il avait fait en conseil.

M. Desaulles parla un heure sur ce sujet, et fut cordialement approuvé.

Après cela, M. Dufresne fut appelé. Il parla des efforts de la clique locale pour soulever une opposition, et fit ressortir sa brillante réussite, et informa les électeurs que M. Peltier ne voulait pas résigner parce que sa mère lui ayant prêté, dans son jeune âge, qu'il semblerait un jour, M. Peltier avait serré précieusement ce souvenir d'enfance dans un coffre, et qu'il s'était toujours cru fermement depuis ce temps, prédisant à illustrer un corps délégué.

La vie publique est devenue sa marotte.

M. Desaulles fut obligé, par les cris de l'assemblée, de parler sur cette résolution, et après sa proposition, l'assemblée demanda à M. Desaulles, qui n'était pas encore allé voir ses constituants d'Iberville, de les informer de ce qu'il avait fait en conseil.

M. Desaulles parla un heure sur ce sujet, et fut cordialement approuvé.

Après cela, M. Dufresne fut appelé. Il parla des efforts de la clique locale pour soulever une opposition, et fit ressortir sa brillante réussite, et informa les électeurs que M. Peltier ne voulait pas résigner parce que sa mère lui ayant prêté, dans son jeune âge, qu'il semblerait un jour, M. Peltier avait serré précieusement ce souvenir d'enfance dans un coffre, et qu'il s'était toujours cru fermement depuis ce temps, prédisant à illustrer un corps délégué.

La vie publique est devenue sa marotte.

M. Desaulles fut obligé, par les cris de l'assemblée, de parler sur cette résolution, et après sa proposition, l'assemblée demanda à M. Desaulles, qui n'était pas encore allé voir ses constituants d'Iberville, de les informer de ce qu'il avait fait en conseil.

M. Desaulles parla un heure sur ce sujet, et fut cordialement approuvé.

Après cela, M. Dufresne fut appelé. Il parla des efforts de la clique locale pour soulever une opposition, et fit ressortir sa brillante réussite, et informa les électeurs que M. Peltier ne voulait pas résigner parce que sa mère lui ayant prêté, dans son jeune âge, qu'il semblerait un jour, M. Peltier avait serré précieusement ce souvenir d'enfance dans un coffre, et qu'il s'était toujours cru fermement depuis ce temps, prédisant à illustrer un corps délégué.

La vie publique est devenue sa marotte.

M. Desaulles fut obligé, par les cris de l'assemblée, de parler sur cette résolution, et après sa proposition, l'assemblée demanda à M. Desaulles, qui n'était pas encore allé voir ses constituants d'Iberville, de les informer de ce qu'il avait fait en conseil.

M. Desaulles parla un heure sur ce sujet, et fut cordialement approuvé.

Après cela, M. Dufresne fut appelé. Il parla des efforts de la clique locale pour soulever une opposition, et fit ressortir sa brillante réussite, et informa les électeurs que M. Peltier ne voulait pas résigner parce que sa mère lui ayant prêté, dans son jeune âge, qu'il semblerait un jour, M. Peltier avait serré précieusement ce souvenir d'enfance dans un coffre, et qu'il s'était toujours cru fermement depuis ce temps, prédisant à illustrer un corps délégué.

La vie publique est devenue sa marotte.

M. Desaulles fut obligé, par les cris de l'assemblée, de parler sur cette résolution, et après sa proposition, l'assemblée demanda à M. Desaulles, qui n'était pas encore allé voir ses constituants d'Iberville, de les informer de ce qu'il avait fait en conseil.

M. Desaulles parla un heure sur ce sujet, et fut cordialement approuvé.

Après cela, M. Dufresne fut appelé. Il parla des efforts de la clique locale pour soulever une opposition, et fit ressortir sa brillante réussite, et informa les électeurs que M. Peltier ne voulait pas résigner parce que sa mère lui ayant prêté, dans son jeune âge, qu'il semblerait un jour, M. Peltier avait serré précieusement ce souvenir d'enfance dans un coffre, et qu'il s'était toujours cru fermement depuis ce temps, prédisant à illustrer un corps délégué.

La vie publique est devenue sa marotte.

M. Desaulles fut obligé, par les cris de l'assemblée, de parler sur cette résolution, et après sa proposition, l'assemblée demanda à M. Desaulles, qui n'était pas encore allé voir ses constituants d'Iberville, de les informer de ce qu'il avait fait en conseil.

M. Desaulles parla un heure sur ce sujet, et fut cordialement approuvé.

vid; appuyé par un nouveau déballe, espèce de singe par la figure, la pantomime et les grimaces, dont nous n'avons pas encore pu découvrir le nom; et qui a été déclaré qu'il représentait aussi M. Ramsay. Heureusement M. Desaulles était là pour représenter le bon sens.

Quand la messe fut finie, il s'écoula près de vingt-cinq minutes avant que personne osât monter sur le tréteau.

Les candidats ou leurs frères et amis paraissaient refroidis. Tout le monde se demandait ce que cela voulait dire, et pourquoi on ne voyait personne; on lui par de parler? disait-on partout. M. Guévremont fit offrir à M. Desaulles de parler le premier.

M. Desaulles répondit qu'il était là comme électeur et que c'était aux candidats à s'exécuter de bonne grâce et à étaler leur marchandise. Qu'après cela, il verrait s'il aurait à approuver ou à blâmer, et s'il serait nécessaire de mettre ses amis électeurs sur leurs gardes. M. Guévremont attendit encore.

À la fin le Tom dont j'ai parlé monta et parla une demi-heure. Son discours a été de ceux qui ne passionnent pas un auditeur. Et ce n'est pas avec un verbiage de ce calibre qu'on fait les élections.

Après lui vint M. Guévremont, qui attaqua M. Desaulles, et reclama à ce titre le support et les sympathies des électeurs.

M. Guévremont était évidemment mal à l'aise en commençant.

Après lui vint M. Desaulles qui reprit un à un, dans les journaux de la chambre les votes de M. Guévremont, et fit voir que ces votes n'étaient ni ceux d'un cultivateur sympathique à sa classe, ni ceux d'un homme indépendant, ni ceux d'un homme éclairé, ni ceux d'un bon Canadien. Il fit ensuite l'éloge de Dr. Dorion, qui, dit-il, serait un meilleur Canadien que Guévremont et par la tête et par le cœur, et qu'il ne perdrait pas de temps à le comparer à M. Ramsay. Puis, il termina, en disant qu'il ne s'occuperait pas le moins du monde de M. Ramsay, qui n'était pas un candidat sérieux ni acceptable. Après, M. Desaulles, vint l'inconnu grimacier que tout le monde a vu.

Gesticulations, pantomime d'énergie, air de mépris par M. Desaulles, mine hautaine, appela au fanatisme, mensonges gigantesques, tout fut mis en usage et amusa considérablement l'assemblée.

M. Ramsay est encore moins heureux que l'année dernière dans le choix de ses amis.

Il vient toujours accompagné de pareils gibiers, et son sort est assuré. Le jour brillant ne sut parler que de notre sainte religion, qu'il n'était nullement nécessaire de traîner sur le tréteau, du maudit Brown, du gouvernement irréprochable, des maudits rouges, de l'opposition factieuse; et un fracas prodigieux!

Il osa affirmer que les gens de Beauharnois avaient été indemnisés, ce que nous prouve guère la prochaine visite de l'hon. M. Sicotte à Beauharnois pour régler les réclamations arriérées de cette localité.

Mais le bambin avait perdu la tête et parlait à tort et à travers.

Après lui, M. Guévremont répondit à M. Desaulles, sans néanmoins essayer de justifier ses rôles, il battait la campagne; et tout à coup le cloche des vépres sonna. Le susdit Tom était allé dire au presbytère que tout était fini, car les vépres avaient été un peu retardées. Cette ruse de guerre empêcha M. Desaulles de répliquer; mais la masse de l'assemblée l'assura, sur sa demande, qu'après des orateurs comme ceux qui avaient parlé, la peine d'une réplique était inutile, et qu'il n'était pas nécessaire qu'il parlât après les vépres. «Nous voyons bien à qui nous avons affaire», disait-on. Puis Tom et son aide de camp s'évanouirent ainsi que M. Guévremont.

UN HABITANT.

MONTREAL: Mardi, 31 Aout 1858.

Grand Victoire.

TRIOMPHE DU MINISTÈRE BROWN-DORION.

RE-ELECTION DE M. BROWN.

La victoire que vient de remporter le chef du cabinet Brown-Dorion, est l'une des plus signalées que nous ayons eues à enregistrer depuis longtemps. Une majorité de 150 voix n'est pas, en elle-même, très considérable; mais, dans les circonstances actuelles, elle doit être regardée comme l'indice certain de la réploration qui s'attache à la conduite du ministère Cartier-McDonald, et de la faveur qui entoure les vues et les procédés de l'opposition.

M. Brown a posé la question sur son véritable terrain. Il a demandé que le peuple jugât entre le gouverneur-général et lui; entre l'homme qui, par des prédications de parti, a abusé de la prérogative royale et violé l'esprit de la constitution, et ceux auxquels son Excellence avait confié la tâche ardue de former une administration. Il a appelé de la décision inique d'une chambre pré-jugée au peuple dont les droits et les libertés étaient menacés, et le peuple lui a donné gain de cause.

Mais M. Brown n'était pas un ministre arrivant au pouvoir, la bouche pleine de promesses, et les mains prêtes à répandre les faveurs du patronage. Au contraire, il se présentait comme un ministre déchu, n'ayant pour plaider sa cause, que ses principes politiques et les garanties de son passé.

Son concurrent, M. Cameron, est l'homme le plus puissant que le gouvernement ait eu à opposer. Position sociale, richesses, talents de premier ordre, expérience, respectabilité personnelle, rien ne manquait à M. Cameron pour donner à la lutte un caractère formidable. Ajoutez à cela qu'il était question de ce dernier pour remplacer M. John A. McDonald comme procureur-général; que, par conséquent, il avait de son côté cette classe nombreuse de sycophantes et de chercheurs de places qui assise et qui flattaient les pouvoirs, et vous aurez une idée des obstacles que M. Brown a vaincus.

Division de Sorel.

St. Pie, 23 août, 1858.

Une nouvelle bordée de parleurs est venue s'ajouter sur St. Pie hier. M. Guévremont se représentait lui-même; le frère Tom représentait son frère Da-

Ce n'est pas tout encore. La ville de Toronto a toujours été le foyer du torisme et des menées du Family Compact. Jamais, avant l'année dernière, un candidat réformiste n'y avait été élu; la vieille bureaucratie regardait ce collège électoral comme sa propriété. L'orangisme a levé la tête et s'est rallié à M. Cameron, menaçant d'exclusion tout frère qui ne voterait pas pour lui.

Cependant, toutes ces machinations, tous ces complots ont été déjoués; toutes ces influences se sont brisées en vain. La voix de Toronto s'est fait entendre, et elle a dit:

«Le gouverneur-général a eu tort, et M. Brown a eu raison.»

«Le gouverneur-général a foulé aux pieds les libertés publiques, les droits garantis par la constitution, et M. Brown s'en est constitué le défenseur.»

«L'Assemblée législative, en étouffant l'administration Brown-Dorion, et en la condamnant sans l'entendre, a commis une odieuse injustice.»

«Les ministres actuels, en joignant un tour de passe-passe au moyen duquel ils ont gardé leurs sièges sans ré-élection, se sont rendus coupables d'une mauvaise foi, sans exemple, et presque d'un sacrilège.»

«Il faut que tout cela soit vengé.»

«La vengeance, c'a été le triomphe de M. Brown, et la déroute de ses adversaires.»

«Si jamais une élection a de la signification et une haute portée, c'est assurément celle qui vient d'avoir lieu à Toronto. Mais ce n'est pas seulement l'opinion se manifeste en faveur du ministère Brown-Dorion. Tous ceux qui en font partie sont accueillis par des ovations enthousiastes, et les électeurs s'empressent de leur témoigner la confiance qu'ils ont en eux.»

M. Foley a été ré-élu par acclamation. M. J. S. MacDonald s'est élu à une grande majorité. M. Mowat n'en a pas eu la levée des mains, ainsi que le Dr. Connor; leurs élections sont assurées.

Dans le Bas-Canada, M. Lemieux vient d'être élu par acclamation. M. Thibault n'a eu aucune difficulté. M. Dorion sera élu à une écrasante majorité. M. Leger se trouve dans le même cas; et M. Drummond, malgré l'opposition qui lui est suscitée, sortira triomphant de la lutte.

Ainsi, suivant toutes les apparences, les membres du cabinet Brown-Dorion vont être réélus et retourneront en chambre avec une force d'autant plus grande qu'elle aura été retrempee au sein du peuple, et que leur conduite aura été approuvée par les électeurs.

En présence de tels faits, il nous est bien permis d'être fiers de la conduite de nos amis, et de proclamer hautement leur politique rencontre l'approbation du pays tout entier. Le fait est que le règne de la corruption tire à sa fin, et que nous pouvons espérer de voir l'aurore de meilleurs jours briller sur le Canada.

Nouvelles Electorales.

DIVISION MONTARVILLE.

Nous avons recommandé à nos amis de ne pas s'engager d'avance, et d'attendre qu'il se dessinât quelque candidature plus acceptable que celles qui étaient annoncées, avant de promettre leur appui à qui ce soit. Nous savons que ni M. Fraser ni M. Girard ne rencontraient leur approbation, parce que ni l'un ni l'autre ne se présentait sous nos couleurs. M. Fraser ne parle que de son argent, au moyen duquel il espère acheter les électeurs; M. Girard est le champion du ministère actuel, et du système de gouvernement qui fait la honte et la ruine du Canada.

Aujourd'hui, nous avons la satisfaction de pouvoir annoncer un candidat sur lequel se réunissent les suffrages de tous les amis de leur pays, de tous ceux qui désirent voir régner l'honnêteté dans l'administration des affaires publiques.

M. Kierzkowski, de St. Charles, et maintenant sur les rangs. Depuis vingt ans, il a fait du Canada sa patrie d'adoption; et nous avons toujours trouvé en lui un homme honorable dans la vie privée, un cœur généreux, plein d'ardeur pour la liberté, et un citoyen aussi distingué par sa position sociale qu'il occupe que par ses talents et son savoir. M. Kierzkowski se présente comme libéral et démocrate. Il approuve le ministère Brown-Dorion et réprouve la politique de M. Cartier et compagnie. C'est assez dire qu'il est en faveur des réformes réclamées par notre parti, et oppose un système de corruption et de gaspillage inauguré par les politiques sans vergogne qui, pour le malheur de cette province, tiennent les rênes du gouvernement.

Entre lui et M. Fraser et Girard, il n'y a pas de choix possible, et nous avons la certitude que les électeurs de la division Montarville le porteront au conseil législatif avec une triomphante majorité.

M. Kierzkowski s'est adressé, dimanche dernier, aux électeurs de Laprairie et de St. Constant. Il a été reçu avec des marques non équivoques de respect et de confiance. M. Girard était à Laprairie, mais il n'a pu tenir devant l'éloquence et la logique de son adversaire. Aussi, regardons-nous le triomphe de M. Kierzkowski comme assuré si nos amis se donnent la moindre peine.

CONTE DE LÉVI.

Samedi dernier, M. Lemieux a été élu par acclamation. Les menées du ministère ont échoué contre le patriotisme et l'indépendance des électeurs de Lévi; on n'a pu réussir à lui susciter l'opposition, grâce au dévouement et à la conduite généreuse du Dr. Blanchet, qui s'est acquis les plus beaux titres à la reconnaissance de tous les démocrates. En effet, l'on sait que le Dr. Blanchet, de Québec, avait été l'antagoniste de M. Lemieux, et que sa popularité, croissant de jour en jour, l'avait porté d'avance à la représentation de ce comté. Le ministère, au moyen de M. Delisle, avait voulu tirer parti de cette circonstance, pour empêcher M. Lemieux d'être ré-élu. Mais cette honteuse trame a été déjouée par la fermeté du Dr. Blanchet, et M. Lemieux a été élu par

les concours unanime de nos amis. Nous nous réjouissons hautement de ce résultat, aussi honorable pour notre parti que pour celui qui doit élection à de telles circonstances. Quelque chose qui arrive jamais les démocrates n'en perdent le souvenir.

COMTE DE PORTNEUF.

M. Thibault n'a pas encore l'opposition, malgré les efforts du ministère pour lui en susciter un. La nomination demain, le premier de septembre, et l'élection, en toute probabilité, se fera par acclamation.

COMTE DE BIEFFORD.

Nous apprenons que M. Drummond triompha aisément de l'opposition qu'on lui a suscitée. La grande majorité des électeurs lui est favorable, et M. Foster en sera pour ses frais.

Nous publions, dans une autre colonne, l'adresse de M. Drummond. C'est un document remarquable qui expose avec clarté et précision les points sur lesquels doivent rouler la présente contestation.

COMTE D'IBERVILLE.

La virulente opposition de M. Peltier contre M. Laberge a soulevé le dégoût de tout le monde. Personne ne peut s'empêcher d'admettre que c'est la plus misérable intrigue de M. Cartier, pour éviter l'effet que pouvait avoir dans le public une élection par acclamation. M. Laberge sera ré-élu par l'immense majorité des électeurs.

CORNWALL.

M. J. S. MacDonald n'a rien à redouter de l'opposition de M. Gordon French. L'élection se termine ce soir et nous aurons à enregistrer un triomphe de plus.

SOUTH OXFORD.

Le Dr. Connor a vu la majorité à la levée des mains, et nos informations nous laissent aucun doute sur sa réélection.

SOUTH ONTARIO.

M. Mowat n'éprouvera aucune difficulté. M. Laing n'était qu'un homme de paille placé là par John A. McDonald pour retarder la déroute de son cabinet; c'est la même farce que M. Cartier a jouée à Iberville.

On dit que si Sir Edmund Head n'a pas son cabinet ne se réjouissent des événements politiques déjà connus, ou de ceux que le ton de l'opinion publique sait prévoir.

Le gouver

